

Le 12 novembre 2022 a eu lieu une rencontre entre Patrick Boucheron et Marie-Hélène Brousse. Rencontre pensée de longue date à partir de la lecture du livre La Trace et l'aura¹.

Patrick Boucheron est titulaire depuis 2015 de la chaire intitulée « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle » au Collège de France. Il est médiéviste, auteur de nombreux ouvrages académiques ou non, et aussi d'écrits autour d'expériences théâtrales. Il se définit comme un historien de l'urbain, attentif aux choses banales, concrètes, matérielles.

Marie-Hélène Brousse est psychanalyste, agrégée de philosophie, membre de l'ECF et de l'AMP. Elle était accompagnée de Luc Garcia et de moi-même, également psychanalystes, membres de l'ECF et de l'AMP.

Sur le ton vif et généreux d'une conversation animée, historien et psychanalystes dessinent les contours du référentiel de leurs disciplines. Un intérêt commun pour la question du temps et de la mémoire, une méfiance partagée de l'interprétation. Au cours de cet échange qui fit rencontre, Patrick Boucheron aura cette formule étonnante : « La tâche d'un historien consiste aussi à se séparer du passé ».

L'attention aux « remuements du temps », la volonté commune d'en interroger, voire d'en étonner la chronologie, constituent l'orientation et le fil rouge de cet entretien.

Avant de nous séparer, comme pour étendre le temps ouvert par ce moment passé à converser ensemble, Patrick Boucheron nous a fait l'amitié d'une visite privée du Collège de France à la nuit tombée. Alors que le silence régnait sur les lieux désertés, nous avons découvert la chapelle minuscule, l'architecture des différents bâtiments, puis la terrasse magnifique qui surplombe la Sorbonne et le Quartier latin.

Véronique Eydoux

1. Cf. Boucheron P., *La Trace et l'aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2019.

Le temps est une entaille

Entretien avec Patrick Boucheron

— *Marie-Hélène Brousse* : Nous vous remercions vraiment beaucoup de nous accueillir. Je me disais que la première chose à dire avant de commencer notre entretien était de rappeler qu'un des points qui nous lie, vous historien et nous psychanalystes, est la mémoire. Chez nous, la mémoire a des trous.

— *Patrick Boucheron* : Chez nous aussi...

— *M.-H. Brousse* : Je suis enthousiaste, et c'est peu dire, de votre livre *La Trace et l'aura*¹. Il est sur mon bureau à portée de main presque constamment, car j'y ai trouvé un traitement de la dimension du temps admirable.

— *P. Boucheron* : J'en suis d'autant plus touché que ce n'est pourtant pas le plus aimable !

— *M.-H. Brousse* : Je le trouve formidablement éclairant. Tout d'abord, il amène à réfléchir à la chronologie. Quelle est votre approche de la chronologie en tant qu'historien ? Les psychanalystes aussi s'intéressent à la chronologie, par exemple celle des traumas. Et jamais ne s'attrape le trauma initial. Je pensais aussi aux noms, évidemment, puisque votre travail met en avant l'importance du nom, comme vous en faites la démonstration avec le nom d'Ambroise. Enfin, votre ouvrage étudie le rapport entre les fictions et le réel des faits. Ce que conte Paulin de Milan est un tressage de faits et de fictions devenues elles aussi, d'être écrites, des faits. Ainsi cet Ambroise qui s'en va, qui essaie d'échapper de toutes ses forces à son destin, et qui, à chaque fois, est ramené à la même porte de Milan, dite la porte de Rome.

— *P. Boucheron* : Merci beaucoup.

— *M.-H. Brousse* : Un autre de vos ouvrages, *Conjurer la peur*², est aussi un très beau livre. Je peux les mettre en série grâce à la citation que vous donnez de Bernardin de Sienne à propos de la fresque d'Ambrogio Lorenzetti : « Quand j'étais en dehors de Sienne pour prêcher sur la Guerre et

1. Cf. Boucheron P., *La Trace et l'aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2019.

2. Cf. Boucheron P., *Conjurer la peur. Sienne, 1338. Essai sur la force politique des images*, Paris, Seuil, 2013.

la Paix, il me venait à l'esprit ces images peintes³ ». Il y a des images qui fonctionnent comme des noms. En psychanalyse aussi, d'une certaine manière, les deux se conjuguent dans une cure : des images indélébiles et des noms propres.

— *P. Boucheron* : Je suis très heureux de parler avec vous de choses qui sont plus difficiles d'accès, peut-être plus exigeantes ou plus obscures, car en tant qu'historien public – et je le suis également – je suis généralement amené à être interrogé sur les formes de transmission. Ce qui m'amène toujours à réfléchir à la manière de doser l'accessibilité, de faire la part entre l'immédiateté et l'oblique... J'ai eu de bons professeurs d'histoire qui m'ont appris à clarifier des problèmes obscurs, mais ceux que je préférais opacifiaient des questions anormalement transparentes. On sortait d'une discussion ou d'un cours, non pas plus ignorants, mais plus inquiets qu'on y était entré. Quand je parle à de grands publics ou à de très vastes audiences, je me pose la question : où dois-je poser la mire ? Jusqu'où va-t-on dans la complexité ? Je pense par exemple à un entretien apparemment anodin que j'ai donné il y a quelques mois à un journal⁴. Pour le coup, je crains d'y avoir été un peu trop complexe, ou inutilement paradoxal, puisqu'on me posait des questions très ouvertes et très simples sur la reconstitution : est-ce que les historiens doivent faire des sons et lumières ? Est-ce qu'ils doivent s'engager dans des politiques mémorielles à grand spectacle ? Et j'avais répondu que oui, pour moi, un historien c'était quelqu'un qui donnait à voir, parce que l'on devait faire droit à une puissance imaginante de l'histoire. Il m'arrive même de dire que les historiennes et historiens de métier produisent des imaginaires sociaux, et qu'il faut en avoir conscience. Je ne suis pas actif sur les réseaux sociaux, et je ne le regrette pas, tant cela me libère de temps pour d'autres activités. Mais je suis tout de même obligé d'avoir un œil, même distrait, même flottant, sur ce qui s'y dit. Il y a eu sur *Twitter*, je crois, une sorte de polémique d'historiens de métier, très respectables, avec qui je pense être d'accord, qui disaient : « Mais non ! Comment peut-il dire ça ? Les historiens ne sont pas là pour imaginer, pour donner des images, ils sont là pour dire les faits, la réalité. » Je comprends très bien et je souscris pleinement. Je pense qu'on a vraiment besoin de ce genre de rappel à l'ordre et je le dis d'autant plus volontiers que, je l'ai dit à maintes reprises, je suis le fils d'un refroidissement théorique. J'avais vingt ans en 1985, quand la profession historique, mais au-delà, la conscience historique, disons même la condition historique, a été mise à l'épreuve par cette crise profonde qu'est le négationnisme, qu'à tort on appelait révisionnisme, et qui était le fait de ceux que Pierre Vidal-Naquet a appelé les « assassins de la mémoire ». Lui-même a été obligé d'en rabattre sur la créativité ou l'inventivité fictionnelle de sa discipline. Il était évidemment l'un des artisans de l'ouverture de l'histoire à l'anthropologie, à la psychanalyse, à l'ethnologie, à la sociologie, à toutes les sciences sociales. Il faisait des histoires d'objets

3. *Ibid.*, p. 17.

4. Cf. Boucheron P., « L'histoire nous aide à devenir libres par rapport à nos certitudes », *La Vie*, 13 juillet 2022, entretien avec Sixtine Chartier.

imaginaires, comme l'Atlantide, mais ramené à ce que Machiavel appellerait la méchanceté des temps, il a dû faire retraite, se rabattre donc, sur la ligne du réel.

— *M.-H. Brousse* : Ah, voilà le mot essentiel pour moi en tant que lectrice. Vous intitulez en effet votre avant-propos *Ce qui revient toujours à la même place*, ce qui est une des définitions que Lacan donne du réel en psychanalyse.

— *P. Boucheron* : Oui, et d'une certaine manière, avec Pierre Vidal-Naquet, nous étions ramenés effectivement à nos bases, c'est-à-dire renvoyés dans nos buts pour défendre le régime de vérité de l'histoire. Ce que je fais, ce que je ne cesse de faire, parce que je dois le faire avec plus de rigueur encore, en me montrant implacable, intraitable. À la manière de ce que Régine Robin appelait les « flics du référentiel ». Évidemment on peut faire la fine bouche face à ce que Vidal-Naquet appelait cette « vieillerie » qu'est la notion de réel pour l'école méthodique, le passé tel qu'il fut, mais cette délicatesse de l'entre-soi n'est plus de mise dès lors que l'on se trouve face à un falsificateur de l'histoire qui affirme, par exemple, que le régime de Vichy a voulu sauver les juifs de France en livrant les juifs étrangers à l'occupant allemand. Dans ce cas, il faut mettre sa casquette de « flic du référentiel ».

— *M.-H. Brousse* : Permettez-moi de souligner cet autre mot que vous venez de prononcer : référentiel. C'est aussi un élément important et problématique en psychanalyse.

— *P. Boucheron* : Oui, ça veut dire effectivement que nous sommes allés très loin dans la lecture de toutes les sciences de l'homme. Je continue à considérer que la littérature, et donc d'une certaine manière la fiction, nous offrent des outils cognitifs pour construire nos objets, mais nous ne sommes pas prêts pour autant à admettre que le langage ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même. Et, qu'à un moment donné, une opinion en vaudrait une autre. C'est pour cela que c'est très difficile d'être pris à revers sur la question de l'imaginaire. Oui, je pense que les historiens doivent produire des imaginaires, que l'histoire donne à voir, qu'il y a donc une puissance imaginante de l'histoire, mais ce sont des images vraies.

— *M.-H. Brousse* : Alors, le réel revient toujours à la même place, vous pouvez nous en dire un mot ?

— *P. Boucheron* : Ce qui revient à la même place ? Oui, en réalité c'est le clin d'œil le plus appuyé à la psychanalyse.

— *Luc Garcia* : Ah ! J'en ai trouvé plusieurs. Mais c'est vrai que votre référence au *Léonard*⁵ de Freud, vous ne la dépliez pas.

5. Cf. Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Points Essais, 2011.

— *P. Boucheron* : Dans ce livre-là non, mais dans *Léonard et Machiavel*⁶, je le fais.

— *L. Garcia* : Il y a là quelque chose qui peut nous intéresser aussi dans la mesure où ce primat de l'origine, qui est cette chose immédiate qu'on donne toujours comme l'exemple même de la psychanalyse, vous en tant qu'historien, on vous y amène toujours. J'avais l'idée que vous étiez absolument lecteur de la psychanalyse depuis toujours, orienté par ça.

— *P. Boucheron* : Je ne sais pas si je suis orienté par ça, parce que je n'ai pas de pratique. J'ai une lecture. Disons que la psychanalyse fait partie de ma bibliothèque. Et j'ai des discussions avec des psychanalystes. Le lacanisme assumé de cette formule, le réel revient toujours à la même place, vient d'une conversation avec mon éditrice américaine que je remercie d'ailleurs, Judith Gurewich, qui est psychanalyste lacanienne elle-même. Je parle beaucoup aussi avec le psychanalyste et philosophe Stéphane Habib. Nous avons fait ensemble une séance de séminaire sur *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*⁷. Tout cela m'intéresse. Je suis d'une génération qui a été formée par des maîtres qui, la plupart du temps, étaient dans un refus obstiné et têtu, qu'on peut peut-être appeler déni, de la psychanalyse. L'ensemble de l'histoire, qui nous paraissait comme plutôt aux avant-postes de ce qu'on a appelé la nouvelle histoire dans les années 1980, l'histoire des mentalités, disons l'anthropologie historique, était, en fait, bricolée avec de la psychologie : Jean-Pierre Vernant était en dialogue avec Ignace Meyerson, dédicataire de *Mythe et pensée chez les Grecs* en 1985, et Georges Duby se méfiait lui-même énormément de la psychanalyse, qu'il connaissait sans doute fort mal. Quand les historiens se sont mis à l'autoréflexibilité, ce qu'ils ont appelé dans leur sociolecte *l'ego-histoire*, les références psychanalytiques étaient toujours présentes, mais comme empruntées au grand Autre. Les quelques tentatives de théoriser les rapports entre histoire et psychanalyse, Alain Besançon, Michel de Certeau, ont toujours été, d'une certaine manière, minoritaires dans la discipline. Un historien comme Hervé Mazurel en a fait récemment le bilan. Et puis nous avons une sorte d'inquiétude ou même de méfiance vis-à-vis d'un jungisme historique pratiqué de manière plus ou moins implicite par Alphonse Dupront qui poétise l'histoire à partir d'une chose qui n'est jamais vraiment dite et qui est une sorte d'inconscient collectif. Un inconscient collectif immuable et monotone, continu, homogène, stable pour tout le monde, comme un plancher, et qui ne serait pas le référentiel. Ça, c'est quelque chose que les historiens par discipline, ne peuvent admettre.

6. Cf. Boucheron P., *Léonard et Machiavel*, Lagrasse, Verdier, 2008.

7. Séminaire du Collège de France du 11 juin 2019, « Les êtres intérieurs : ce qui converse en nous », disponible en ligne : <https://www.college-de-france.fr/agenda/seminaire/faute-de-mots-recherches-sur-histoire-empechee/les-etre-interieurs-ce-qui-converse-en-nous>

— *M.-H. Brousse* : J'entends, dans ce que vous dites, un mot que vous ne dites pas et qui est finalement le rapprochement qui serait fait, à mon avis à tort, entre la psychanalyse et l'histoire, à partir du terme d'interprétation. Comme si l'histoire était une interprétation, comme si la psychanalyse était une interprétation. Ce n'est vraiment pas ça ! Il y a un concept que je trouve beaucoup plus proche dans notre discipline et dans la vôtre, c'est par exemple celui qui est dans votre avant-propos : « L'archéologie d'un souvenir disputé vise ce reste ⁸ » et vous continuez en disant ce « qui viendra lui faire échec, cette butée qui est aussi le coup d'arrêt à l'anachronisme constitutif de l'opération historiographique ⁹ », autrement dit à une interprétation. Si je suis très sensible à cet ouvrage et d'une manière générale à votre approche de l'histoire, c'est sans doute parce que, non seulement vous faites sa place au réel, mais vous faites sa place au *reste*, et peu de place finalement à l'interprétation, au sens des sciences interprétatives. L'interprétation analytique, ce n'est pas une interprétation, c'est un mot, c'est une scansion, c'est une coupure, c'est un blanc.

— *P. Boucheron* : Je disais qu'on ne pouvait pas se contenter, si l'histoire et la psychanalyse veulent prendre langue, d'échange de concepts ou de mots-valises, et que j'avais plutôt au contraire appris à m'en méfier. Je vous donne un exemple qui est lié aux tentatives de falsification de l'histoire dont on parlait tout à l'heure. Un des livres importants pour la discipline historique, de mon temps, disons quand j'étais étudiant, était le livre d'Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy* ¹⁰. Il décrivait le rapport de la société française à ce passé qui ne passe pas, en le thématissant, en le chronologisant, avec un emprunt totalement métaphorique, sauvage, au concept de deuil : on fait son deuil, on ne le fait pas et on tombe dans le déni, d'où le syndrome, etc. Et tous ces mots sont effectivement employés à côté de leur usage technique. Un bel exemple de cela, de ces emprunts faussés, ou plutôt de cette fausse monnaie de la conversion épistémologique, est la notion de roman national. Que dit-on quand on dit « roman national » ? On évoque généralement une série de clichés, ou d'images, et leurs légendes... Mais si le roman national est l'équivalent, pour une société, du roman familial, là encore, c'est beaucoup plus compliqué que ça, et ce n'est pas à vous, psychanalystes, que je l'apprendrai. Je me suis dit : d'accord ! Les rapports entre l'histoire et la psychanalyse, ça ne peut pas être ça ! Ça ne peut pas être un emprunt sauvage, affaibli, atténué – quand je dis « métaphore », c'est encore de trop !

— *M.-H. Brousse* : Je dirais que c'est plutôt une rencontre.

— *P. Boucheron* : Voilà ! Une rencontre. Quand je parle avec des amis psychanalystes, ils me disent « Nous, on aime bien quand tu fais des clins d'œil, mais à la limite on n'en a pas besoin puisqu'on

8. Boucheron P., *La Trace et l'aura*, op. cit., p. 17.

9. *Ibid.*

10. Cf. Rousso H., *Le Syndrome de Vichy. 1944-198...*, Paris, Seuil, 1987.

voit qu'on chemine ensemble », comme Léonard et Machiavel qui avaient des parcours parallèles, mais qui, de temps en temps se rencontraient : alors, ils n'avaient pas besoin d'échanger. Est-ce que c'est un refus de l'interprétation ? Ça me touche d'autant plus que je travaille aujourd'hui sur la peste noire. J'ai fait deux ans de cours, pendant la Covid, sur la peste. C'est à ce moment-là que j'ai le plus convoqué directement, je ne sais pas si c'est la psychanalyse, en tous cas l'œuvre de Freud : *Deuil et Mélancolie*¹¹ et le *Moïse*¹². Ce qui m'importe est cette intuition, si capitale, y compris pour l'histoire publique dont je parlais tout à l'heure : on va chercher dans le passé la résolution des énigmes du présent.

Que se passe-t-il en 1938 ? Ce n'est pas tant que l'égyptologie et Akhenaton passionnent Freud – il a un cancer de la mâchoire, la « peste brune » progresse, il a autre chose à faire. Mais le voilà confronté à une énigme du présent : pourquoi tant de gens haïssent les Juifs ? Et cette énigme du présent trouve peut-être sa résolution dans le passé. Ça, ça m'intéresse beaucoup. En même temps que je faisais l'histoire de la peste – et je faisais l'histoire de la peste dans un amphithéâtre qui, la première année était vide, parce que c'était la Covid ; la deuxième année l'amphithéâtre était rempli, mais pas comme il l'avait été avant la pandémie, c'était une sorte de convalescence –, tout le monde me poussait effectivement à parler de cela en traitant d'autre chose, en essayant d'aller chercher dans le passé épidémique une solution à l'énigme du présent. Tout le monde pensait : « Très bien, il fait semblant de nous parler de la peste noire, mais en fait, il va nous parler de la Covid en sous-conversation, en contrebande. » Et moi, je résistais à ça. Vraiment ! Les deux pieds sur le frein ! Ce qui m'a aidé à ce moment-là, c'est la relecture du livre de Susan Sontag *La Maladie comme métaphore*¹³. Elle y affronte courageusement la question de la métaphore, montrant que lorsqu'on tombe malade, on est aussi affecté par toutes les métaphores de cette maladie. C'est ça le plus dur. Non seulement on a le cancer, mais on a, en plus, ce qui se dit métaphoriquement quand on parle du « cancer ». Il y a une métaphorisation dans le discours public de la maladie qui vous affecte et voici pourquoi Susan Sontag, qui est la philosophe des limites de l'interprétation, nous enjoint de dire : c'est juste une maladie. Et ainsi être juste avec la maladie.

Soit : il n'y a rien à en dire ; il ne faut pas interpréter. Il faut désœuvrer les métaphores. C'est un travail de déflation herméneutique qui, personnellement, me bouleverse. Les historiens ne devraient pas enflammer les imaginaires, mais devraient parfois au contraire calmer les ardeurs, en disant : on est en train de vous parler du choléra, de la peste. On descend, on voit ce qui se passe, c'est déjà assez grave. On parle de millions de morts.

11. Cf. Freud S., « Deuil et Mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

12. Cf. Freud S., *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.

13. Cf. Sontag S., *La Maladie comme métaphore*, Paris, Seuil, 1979.

— *M.-H. Brousse* : Ça me fait penser à Jean Giono. Je ne sais pas si vous avez lu *Le Hussard sur le toit*¹⁴. Une épidémie de choléra ravage la Provence. Les habitudes de la vie quotidienne en sont bouleversées. Il n'y a plus personne dans les rues. Le héros voit tout cela depuis les toits. Il regarde et saute de toit en toit. C'est une des plus belles descriptions, et en même temps une approche très réelle de l'épidémie par la littérature. Giono nous fait voir, par son écriture, ce que son héros voit et ressent.

— *P. Boucheron* : Et voilà. Une de mes difficultés, c'est que je veux écrire un livre sans trop tarder sur la peste noire, mais je ne suis pas sûr que j'y ai ma place. Parce que, pour moi, la grande question du rapport entre l'histoire et la littérature, ce n'est pas la question de la fiction, mais bien celle de la narration. Qui est le narrateur ? Qui parle ? Est-ce que c'est un personnage réel, est-ce que c'est moi ? Est-ce que ce n'est pas tout à fait moi ? Il faut que ce soit quelqu'un. Il y a un narrateur, bien sûr, mais est-ce qu'on est obligé de mettre toujours en scène la personnalité de l'historien ?

— *L. Garcia* : Il y aura toujours un malentendu. Par structure même. Il y aura forcément un malentendu sur la place que cela va avoir et sur la place que va avoir votre travail par rapport à ce que vous appelez « discours public ». C'est ça que vous cherchez à désamorcer.

— *P. Boucheron* : Il y a ça, oui, et il y a aussi le fait qu'il est devenu un peu systématique dans l'écriture de l'histoire de considérer que le motif de l'enquête est commun aux sciences humaines, aux sciences sociales, à la littérature, et que l'on doit se mettre en avant. Je l'ai beaucoup professé et je suis convaincu que cela peut être une posture de modestie. C'est Georges Duby qui disait : « *Je dis je* pour prévenir mon lecteur¹⁵ ». Entendez : être prévenant avec lui, et l'avertir, lui dire simplement : pas de panique, ce n'est que moi.

— *M.-H. Brousse* : Ce n'est pas nous, quoi.

— *P. Boucheron* : Oui, ce n'est pas nous, ce n'est que moi.

— *M.-H. Brousse* : Il y a des gens qui écrivent en disant *nous pensons que*.

— *P. Boucheron* : Et qui le prennent pour une marque de modestie ! Alors que c'est du *nous* de majesté que dérive le *nous* académique. Donc, *Je dis je* pour prévenir mon lecteur, sauf que le malentendu c'est que ça peut devenir aussi une forme de narcissisme, en tout cas, cela peut être reçu comme tel. J'ai toujours ressenti cette difficulté. J'ai fait un cours au Collège de France sur les fictions politiques, un cours qui explorait la capacité qu'a la fiction d'imaginer par avance la politique à venir, disons sa portée prophétique. Évidemment aujourd'hui, la structure narrative

14. Cf. Giono J., *Le Hussard sur le toit*, Paris, Gallimard, 1958.

15 Cf. Duby G., *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991.

mondiale, celle que portent les séries télévisées, nous a habitués à ça. C'était quelque chose d'assez banalement foucaldien de définir alors la fiction comme une mise en forme, dans la langue littéraire, de la politique à venir, mais c'est plus spectaculaire quand vous avez des séries télévisées, comme *24 Heures chrono*¹⁶, qui habituent les Américains à la possibilité qu'ils puissent avoir un président noir ou quand Zelensky a pu jouer son propre rôle – ou plutôt le rôle qu'il serait amené à endosser à l'avenir – dans une série comique mobilisant au passage l'imaginaire de l'humour juif. C'est cela qui m'intéressait et je voulais le faire pour le Moyen Âge, sauf que c'était en 2017 et je commence en règle générale mes cours en janvier. Les premières séances ont suivi en fait l'investiture de Trump, le début des *fake news*. Il y avait une sorte d'effraction du réel.

D'autre part, il se trouve que je travaille sur la peste noire silencieusement depuis cinq ou six ans. Or, je prends la parole au moment de l'épidémie de Covid, je ne vais pas produire mes preuves en disant : j'y pensais avant, attendez, c'est moi qui ai eu l'idée en premier, en grillant la politesse à la Covid ! J'ai failli y renoncer, j'avais travaillé pendant quatre ans, j'ai failli dire non, je ne peux prendre le risque d'entendre des gens qui me disent : « Ah ! c'est un bon sujet ça. » Alors qu'en réalité, c'est une catastrophe ! Une catastrophe peut être bonne à penser, elle ne sera jamais un bon sujet.

— *M.-H. Brousse* : Les épidémies sont un objet historique.

— *P. Boucheron* : Et la Covid est, comme souvent les épidémies, à la fois inexorable et imprévisible. Tout le monde savait que ça allait arriver, mais personne ne pouvait dire quand. C'est comme le *Big One* en Californie, peut-être serons-nous morts, mais cela arrivera de toutes façons.

— *M.-H. Brousse* : Vous savez qu'une des filles de Freud est morte de la grippe espagnole ?

— *P. Boucheron* : Oui. Comme vous le dites, il y a un moment où il faut faire face. Je dis souvent que le présent, je l'ai devant moi, je l'objective au sens où je ne me confonds pas avec lui, j'en parle régulièrement, je l'ai à l'œil. Donc j'ai quand même fait mon cours sur les fictions politiques et j'avais Trump à l'œil et là, j'ai fait quand même mon cours sur la peste. J'avais pareillement la Covid à l'œil, c'était très difficile de ne pas l'avoir à l'œil parce que je n'avais presque personne devant moi pendant les cours.

— *M.-H. Brousse* : Tout à l'heure, vous avez évoqué la prophétisation, prophétiser, c'est-à-dire prévoir l'avenir. Freud n'a rien d'un prophète, terme qui renvoie à la religion. Il anticipe et prévoit une forte possibilité. Cela m'a fait penser à Lacan qui, effectivement dans ses derniers Séminaires,

16. *24 Heures chrono*, série en neuf saisons réalisée par Surnow J. et Cochran R., diffusée du 6 novembre 2001 au 24 mai 2010.

prédit la montée du racisme. Et il ajoute la montée du racisme des frères ¹⁷, une nouveauté par rapport au racisme classique, qui lie deux termes antagonistes, racisme et fraternité. Jacques-Alain Miller a plusieurs fois aussi souligné cet aspect. C'est très mystérieux, mais quand on a une certaine assise dans le savoir dans lequel on travaille, il y a la possibilité de faire quelques pronostics qui éventuellement sont susceptibles d'arriver.

— *P. Boucheron* : Si on voulait effectivement être méchant, on dirait que devant de telles machines à produire du discours, et du discours obscur, c'est comme Nostradamus, c'est bien le diable s'il n'y a pas dans cette masse-là quelque chose qui arrive vraiment.

— *M.-H. Brousse* : Chez Lacan, c'est tout sauf obscur.

— *L. Garcia* : Dans *Prendre dates* ¹⁸, c'est à ça que je pensais aussi quand je disais que vous faites référence à la psychanalyse. *Prendre dates* finit sur le pire qui est à venir. C'est quand même assez saisissant cette idée-là, qu'en somme, à un moment donné, il n'y ait pas vraiment d'espoir et que le pire est à venir. Vous me direz si je me trompe, mais vous êtes toujours très méfiant de l'humanisme, indépendamment du caractère obscur et du caractère de Nostradamus. Vous dites ça d'ailleurs à propos de Machiavel et Léonard. Ils partagent ce que vous nommez le dérèglement de l'humanité. Ce n'est pas si fréquent d'ailleurs, je crois, d'avoir cette lecture-là : tout le monde est humaniste. Justement, Lacan ne l'était pas. C'est plutôt à partir de cela qu'il m'a semblé qu'il y avait un point de rencontre.

— *P. Boucheron* : Vous avez raison, parce que je plaisantais sur la question des précurseurs, mais en même temps, c'est très sérieux. C'est ce qui met le plus à l'épreuve la linéarité du raisonnement historique sagement ordonné – parce que si on met toute sa confiance dans une historicité simple et sobre, on ne peut être, comme Marc Bloch le disait, que fils de son siècle –, impossible par conséquent d'être déplacé hors de son temps. Or, en tant que médiéviste, je suis bien obligé de voir que Pétrarque n'a pas grand-chose à faire au XIV^e siècle, qu'une histoire littéraire de Pétrarque ne peut que faire l'inventaire de ce que Pierre Bayard appelle des plagiats par anticipation, c'est-à-dire de tout ce qu'il annonce et prophétise de l'humanisme du *Quattrocento*. Et nous savons qu'il n'est pas si rare que des grands textes, je pense par exemple à *La Société du spectacle* ¹⁹, ne disent à peu près rien de la société dans laquelle vivait leur auteur, et tout de celle dans laquelle vivent leurs lecteurs à venir.

Guy Debord parle-t-il de la télévision ? Franchement la télévision dans les années 1960, ce n'était pas méchant, il n'y avait même pas encore Berlusconi, il y avait trois chaînes, à peine en couleurs,

17. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 236.

18. Cf. Boucheron P., Riboulet M., *Prendre dates. Paris, 6 janvier – 14 janvier 2015*, Lagrasse, Verdier, 2015.

19. Cf. Debord G., *La Société du spectacle*, Paris, Buchet Chastel, 1967.

et ce que décrivait *La Société du spectacle* a fini par devenir vrai. Pour le dire autrement, les créateurs voient venir le temps. Toute ma philosophie de la temporalité vient de là, c'est-à-dire de cette capacité, depuis le passé, en le fictionnalisant, en le donnant à imaginer, à ouvrir le temps. Ça c'est le côté benjaminien²⁰, évidemment. Et donc ce que l'on y voit, à ce moment-là, pour revenir sur votre remarque, évidemment ce n'est pas exactement rassurant, c'est rarement un avenir radieux. Et moi, j'ai l'impression que je vis quand même, quelque part, dans un passé rêvé. Disons qu'il y a une région de ma patrie intellectuelle qui demeure obsessionnellement avec Weimar, c'est-à-dire avec tous ces intellectuels, tous ces artistes, qui ont vu l'avenir, qui l'ont décrit et qui n'ont rien pu faire.

— *M.-H. Brousse* : Il y a la fameuse phrase attribuée à Billy Wilder quand on lui a dit qu'il était le seul cinéaste à avoir perdu les siens dans un camp d'extermination : il y a les optimistes et les pessimistes. Les premiers ont fini gazés. Les autres ont des piscines à Beverly Hills.

— *P. Boucheron* : C'est ça, ce serait assez utopique d'imaginer que l'on puisse, à un moment donné, avoir davantage d'intelligences, en si peu de temps.

— *M.-H. Brousse* : Et dans toutes les disciplines.

— *P. Boucheron* : Et qu'il y ait tant d'intelligences pour si peu d'effets.

— *M.-H. Brousse* : Enfin, pour si peu d'effets, ça dépend comment on tourne la chose.

— *P. Boucheron* : Eh bien pour eux, déjà immédiatement...

— *L. Garcia* : Je ne suis pas du tout historien et j'ai toujours une espèce de méfiance par rapport aux historiens, sur leur confiance dans le système. Quand on constate, par exemple quand on est collégien, quand on est lycéen, l'écart qu'il y a entre la petite histoire et la grande histoire telle qu'elle nous est contée.

— *M.-H. Brousse* : C'est quoi la petite et la grande ?

— *L. Garcia* : La grande histoire en tant que c'est le programme officiel.

— *M.-H. Brousse* : Ah oui, l'histoire officielle ! Pourquoi dis-tu qu'elle est grande ?

— *L. Garcia* : C'est de l'ironie, d'une certaine façon. Et l'on a l'impression qu'effectivement, vous ne vous situez pas du tout là-dedans, mais pas non plus du côté de la biographie, ni non plus du côté de l'histoire du pouvoir. Est-ce dans la ligne de ce que vous disiez justement, sur le fait qu'il y a un

20. Cf. Benjamin W., *Enfance berlinoise vers 1900*, Paris, Hermann, 2014.

avant et un après Weimar pour vous ? J'avais du mal à vous cataloguer, à partir de ma méfiance des historiens. C'est très singulier, ça. Comment s'est passé votre parcours, quels choix avez-vous faits ? Est-ce que cette singularité, vous en avez l'idée ?

— *P. Boucheron* : Votre méfiance, je la partage. L'histoire académique, en fait l'histoire enseignée, ça ne m'intéressait pas tant que ça. Je ressentais une indifférence polie, en particulier pour l'histoire politique, ce qui est étrange, puisque maintenant ma chaire au Collège de France s'appelle « Histoire des pouvoirs ». Le symptôme de ceci, pour moi – pardon pour symptôme, disons simplement l'emblème – était la vénération que portait toute une génération d'historiens formés à Sciences Po par le livre de René Rémond *Les Droites en France*, paru en 1954. Certains le lisaient comme l'*alpha* et l'*omega* de la discipline historique, ramenée à sa fonction la plus noble : sa capacité classificatoire. Il y avait donc trois droites : orléaniste, bonapartiste, légitimiste. Et à chaque fois que quelqu'un arrivait dans le champ politique, il tombait dans une des trois boîtes. Donc c'est une puissance d'ordonnement du réel sans fin qui permet effectivement de ne jamais être étonné par rien, « le chien aboie, la caravane passe ».

— *M.-H. Brousse* : C'est le mécanisme même, je pense à Georges Perec, de *Penser / Classer*²¹. C'est très difficile de ne pas classer quand on pense.

— *P. Boucheron* : C'est ce que vous appelez les systèmes. Pour moi, les historiens du politique, c'était ceux que l'on voyait, comme René Rémond, commenter à chaud les résultats électoraux sur les plateaux de télévision. Cela semblait tout à fait normal et après sa mort, un petit peu avant d'ailleurs, cela a commencé à changer, mais les gens continuaient quand même à les ranger dans leurs cases et je suis tout à fait d'accord avec vous, cela ne m'intéressait pas du tout.

Pour répondre à la question biographique sans trop s'étendre, je suis arrivé tardivement et indirectement à l'histoire. Je m'intéressais à plein d'autres choses, la littérature, la philosophie surtout, et ce qui m'a amené obliquement à l'histoire, est bien cette étrange entreprise foucauldienne : le premier livre que j'ai lu était *Surveiller et punir*²². Michel Foucault fait quelque chose avec l'histoire, mais ce n'est pas exactement l'histoire des historiens. Il crée des imaginaires, il dit même : des fictions politiques. Si on cherche des livres qui ont un effet sur la société, c'est difficile d'en imaginer un plus puissant et plus ambivalent d'ailleurs, parce qu'il a servi à beaucoup de monde, à des libéraux, des anti-libéraux, à droite, à gauche, partout. Enfin, *Surveiller et punir* était à disposition de ceux qui voulaient bien le lire, comme Machiavel, comme *Le Prince*. Est-il bon, est-il méchant ? Tout dépend de qui va le lire, et dans quelles conditions – voilà ce qui m'a attiré vers l'histoire. Si je voulais le dire d'un mot, je dirais que je suis devenu historien parce que j'ai lu

21. Cf. Perec G., *Penser / Classer*, Paris, Seuil, 2003.

22. Cf. Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

Claude Simon. Or lire *Les Géorgiques*²³ vous passe l'envie de prétendre être un historien qui va sagement ordonner la chronologie !

C'est avec tout ça que j'ai fait mon chemin, donc c'est une histoire très singulière. Une histoire qui accueille tout ce qui la déborde, une histoire qui fait de l'imagination une forme de l'hospitalité. Tout ce qui n'est pas fréquentable pour les historiens, cela m'attirait ; je voulais tenter de faire place, sans chercher à faire système. Et ainsi profiter d'un moment que l'on nous présentait comme un moment de faiblesse théorique où les grands paradigmes étaient un peu fatigués, et dire : « Voilà, il y a des expérimentations à faire. » Pas de manière trop inconséquente toutefois, parce qu'il y avait, je l'ai dit, cette question du référentiel du réel qui rôdait. C'est cela, d'une certaine manière, qui m'amène ici parce que normalement le Collège de France est plutôt le temple de l'hétérodoxie, comme disait Pierre Bourdieu. Le paradoxe, c'est que depuis cet endroit où l'on accède du fait de son rapport indiscipliné au savoir, il faut défendre la discipline, je veux dire défendre l'histoire comme pratique des historiennes et des historiens, et je le fais assez volontiers. Ce qui ne veut pas dire rentrer dans le rang. Je ne me sens pas non plus le chef du syndicat. Mais j'essaie de le faire quand même. D'où l'ambivalence, l'ambiguïté que je disais au départ. Pour l'histoire publique : où mettre la jauge ?

— *M.-H. Brousse* : Aimez-vous écrire, ou parler ? Chercher ? Trouver ? Qu'aimez-vous dans votre travail d'historien ?

— *P. Boucheron* : C'est chercher que j'aime le plus. Chercher, lire, écouter, voyager, me promener. Cela absolument, avec ces deux plaisirs jumeaux que sont lire un livre et se perdre dans une ville, sans aucun doute.

— *M.-H. Brousse* : Écrire ? Parlez-moi d'écrire...

— *P. Boucheron* : C'est de plus en plus difficile. Je redoute, je renonce, je diffère, de plus en plus. Je passe beaucoup plus de temps à ne pas écrire qu'à écrire. J'ai certains bonheurs d'écriture, mais c'est de plus en plus coûteux pour moi. Entre chercher et écrire, chercher, trouver, écrire, parler, je pense que ça doit se disposer en chiasme. Ce que je crois avoir compris, on va dire trouvé, j'aime bien le dire. C'est pour cela que je me considère quand même comme un professeur, comme un bon professeur. J'aime bien parler et j'aime bien transmettre.

— *M.-H. Brousse* : Transmettre ?

— *P. Boucheron* : Même si effectivement quand vous êtes ici au Collège de France, la caractéristique, c'est d'être avec des biologistes, des médecins, des physiciens, des mathématiciens

23. Cf. Simon C., *Les Géorgiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

qui parfois vous posent des questions sincères quant à la découverte scientifique. « Et toi, qu'est-ce que tu as découvert ? » Si on n'est pas archéologue, le plus souvent on dit : « Moi, je ne découvre rien. » Mais malgré tout, quand j'ai compris quelque chose, j'aime bien le dire. Souvent je dis que si quelque chose est très clair dans mon esprit, je n'ai aucun intérêt à l'écrire. Je l'écris si c'est encore obscur, je l'écris pour que l'on me l'explique. J'ai fait un livre qui s'appelle *L'Entretemps*²⁴, titre que je ne comprends pas. Maintenant, je le comprends un peu mieux parce que des gens me l'ont expliqué, des lecteurs m'ont éclairé. Quand je l'ai livré, je ne le comprenais pas.

— *M.-H. Brousse* : C'est très important ça !

— *P. Boucheron* : Oui. Je ne suis pas un homme de programme qui va prévoir quelque chose, chercher, trouver, le dire, l'écrire. Je peux le dire, mais je ne peux pas encore l'écrire, donc je ne suis pas dans le même rapport, disons de publication, que mes collègues scientifiques. Eux vont publier un résultat. Moi, ce ne sont pas des résultats que je publie, ce sont des inquiétudes. Écrire donc, c'est de plus en plus difficile.

— *M.-H. Brousse* : Quand vous dites « l'entretemps », vous ne savez pas d'où cela vous est venu ?

— *P. Boucheron* : Non, absolument pas !

— *M.-H. Brousse* : C'est peut-être cela, le propre de l'écriture.

— *P. Boucheron* : Oui tout à fait ! Elle vous amène toujours là où vous ne saviez pas devoir aller.

— *M.-H. Brousse* : Comme enseignant, je peux vous dire que pour ma fille qui a été votre élève, vous êtes l'histoire, ce qui veut dire que vous êtes une marque dans le développement de son rapport au savoir.

— *P. Boucheron* : Merci.

— *L. Garcia* : Est-ce qu'il y a souvent une place pour les entremetteurs dans votre travail ?

— *P. Boucheron* : Oui.

— *L. Garcia* : Quand vous dites « prendre l'angle avec ce qui n'intéresserait pas normalement » : est-ce qu'il y a une place, à ce moment-là, pour les entremetteurs ? Vous évoquez que ce qui fait que l'on ne tombe jamais dans la biographie, c'est la question de la chronologie, de la rencontre.

— *P. Boucheron* : Vous avez raison, c'est pour cela que dans *La Trace et l'aura*²⁵, la chronologie est si contournée, ou tourmentée. C'est parce que j'avais envie quand même, à un moment donné,

24. Cf. Boucheron P., *L'Entretemps. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 2012.

25. Cf. Boucheron P., *La Trace et l'aura*, op. cit.

que l'on comprenne que ce que l'on appelle un ordre chronologique est l'ordre inverse du cours du temps. Que le temps ne nous vient jamais comme ça, du début à la fin.

— *M.-H. Brousse* : Ça, c'est très fort !

— *L. Garcia* : Un coup de génie !

— *P. Boucheron* : Tout le monde le sait, non ?

— *L. Garcia* : Ce n'est pas certain.

— *P. Boucheron* : Dans la vie psychique, c'est évident, non ?

— *M.-H. Brousse* : Oui, mais tout le monde ne le sait pas !

— *P. Boucheron* : Non, mais par exemple si l'on écoute le très grand âge...

— *M.-H. Brousse* : Le très grand âge ? Le moment où ça commence à radoter... Je me suis fait, en observant et en écoutant des personnes de grand âge, une idée assez précise là-dessus.

— *P. Boucheron* : Dites-moi.

— *M.-H. Brousse* : Dans le très grand âge, il reste ce que Lacan a appelé le *sinthome*, c'est-à-dire le mode de jouir fondamental. Il reste ça, et rien d'autre.

— *P. Boucheron* : D'accord, donc ce qui fait qu'il y a une temporalité que nous trouvons bizarre, pour laquelle nous nous disons : « Là il débloque, il ne se souvient plus de la semaine dernière », c'est peut-être qu'il ne s'est rien passé d'intéressant. La semaine dernière, il s'en moque.

— *M.-H. Brousse* : Absolument, il s'en moque. C'est ce que me disait une dame : « Je ne sais pas où on est. Vous, vous savez où on est ? De toutes façons, on s'en fout ! »

— *Véronique Eydoux* : « Savoir où on est », à ce moment pour ce sujet, ce n'est pas le nœud de l'affaire.

— *P. Boucheron* : En revanche, pour une chose très ancienne, mais très importante, son mode de présence est lumineux, éclatant.

— *M.-H. Brousse* : Et en ce qui concerne la question d'une personnalité historique plus ou moins romancée, plus ou moins mythifiée, son nom devient une identité. C'est une des thèses de ce livre *La Trace et l'aura*, de montrer qu'aujourd'hui encore, même quand il y a des matchs de football, on dit : Ambroise est Milan et Milan est Ambroise.

— *P. Boucheron* : En fait, c'est l'idée assez simple qu'il n'y a pas d'appartenance, qu'il n'y a que des désirs d'appartenir. Qu'il n'y a pas d'identité, mais seulement des mouvements d'identification. Que l'on peut avoir des identifications multiples, que tout ça se bricole gentiment. C'est une idée qui me paraît à peu près évidente, mais que l'on a beaucoup de mal à faire admettre, qui peine à faire vaciller nos propres croyances. J'avais dirigé un ouvrage collectif qui s'appelait *L'Histoire mondiale de la France*²⁶. Il a fait pas mal de bruit, car son mode d'adresse était assez frontal dans sa volonté joyeuse de déboulonner quelques certitudes acquises, mais en même temps, il racontait toujours la même histoire de manière différente en changeant d'angle à chaque fois, un peu à la manière d'un recueil de nouvelles, où les personnages sont différents. Ça a fait un peu d'effet, mais a suscité aussi quelques incompréhensions. Je me suis alors dit : si cela vous gêne qu'on exerce ce type de décapage critique sur Jeanne d'Arc, on va faire la même chose sur Ambroise de Milan puisqu' Ambroise de Milan, vous vous en fichez. Ce n'est pas votre affaire – je parle ici évidemment d'un lectorat français –, c'est celle des Milanais. Alors je peux vous dire que les Milanais, eux, cela les choque pareillement, mais ce n'est pas grave. C'est une indifférence polie, il suffit de se mettre un peu à côté.

— *M.-H. Brousse* : À lire les minutes des deux procès de Jeanne d'Arc, il est très clair qu'il s'agit d'une mystique véritable.

— *P. Boucheron* : Il faut voir les magnifiques films de Bruno Dumont *Jeannette*²⁷ et *Jeanne*²⁸.

— *M.-H. Brousse* : La France, c'est Jeanne ?

— *P. Boucheron* : On pourrait le dire ainsi, en tous cas il suffit d'y croire pour que cela devienne vrai – et comme il y a plusieurs manières d'y croire, cela peut créer plusieurs formes historiques de réalité. Encore une fois, c'est assez élémentaire, car comme le disait Bruno Latour, « nous croyons savoir et nous savons qu'ils croient²⁹ ». Qui ça : ils ? Les autres, ceux qui vivent loin ou ceux qui vivaient il y a longtemps. Nous leur prêtons assez libéralement une croyance dont nous nous pensons affranchis – et ce, d'autant plus que nous croyons savoir. Nous savons et eux, ils croient. Donc évidemment, pour faire cette translation, cette anthropologie symétrique comme le dit Latour, normalement nous sommes plutôt habitués à dire : « Allons voir les animistes dont parle Philippe Descola ». Latour l'a fait avec son ethnographie du Conseil d'État. Et moi, ce qui m'amusait, c'était de faire cette opération avec les Milanais ! Milan n'est pas loin. Si on prend la voiture, on y est ce soir ! Mais ce n'est pas non plus le grand Autre. En tous cas, il y a de la distance,

26. Cf. Boucheron P., & al., *L'Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.

27. Dumont B. (réalisateur), *Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc*, 2017, Taos film.

28. Dumont B. (réalisateur), *Jeanne*, 2019, 3B productions.

29. Latour B., *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012, p. 175.

suffisamment pour poser cette question des embarras de l'identité. Comment s'en sort-on ? Eh bien, en battant les cartes de l'altérité et de l'identité, c'est-à-dire en montrant que finalement, on n'est pas si proches de ceux que l'on croit être nos voisins et que l'on n'est pas si éloignés de ceux que l'on prend pour des étrangers.

— *L. Garcia* : C'est un référentiel qui, finalement, n'a pas de loi ?

— *P. Boucheron* : Oui, ça veut dire effectivement que dans la situation de ce que vous appelez la rencontre, il y a un principe d'incertitude et de vulnérabilité qui fait qu'on lâche un peu prise, que l'on accepte de se laisser surprendre, de *se découvrir* dans tous les sens du terme. De se découvrir soi-même, de s'exposer.

Un des livres qui a marqué la discipline récemment est celui de Romain Bertrand qui s'appelle *L'Histoire à parts égales*³⁰. C'est l'histoire de la rencontre entre les Indonésiens et les Néerlandais à Java en 1598. Tout le mouvement du livre consiste à casser le grand récit de la rencontre Orient / Occident, Europe / Asie. Le coup de génie narratif, c'est de nous plonger dans un océan d'étrangeté. Rien n'est plus difficile à prononcer qu'un nom javanais, sinon un nom néerlandais. Le récit historique nous plonge *in medias res*, en défaut d'interprétation. On ne comprend rien, mais spontanément, quand on entre dans le livre, puisqu'on est parti d'Amsterdam, on est avec eux, je veux dire les marchands néerlandais ; on est européens quand même ! On va rencontrer des sauvages, et en réalité, au fur et à mesure du voyage narratif, les Néerlandais deviennent de plus en plus bizarres et les Javanais, ma foi, on les comprend assez bien, donc il y a une sorte de chassé-croisé entre la familiarité et l'étrangeté. Une étrange familiarité. On se découvre plus javanais que l'on ne le pensait et moins néerlandais que l'on imaginait.

Pour moi, l'histoire doit provoquer ce genre de trouble. S'il y a un effet de lecture que doit produire un livre d'histoire, c'est ce déplacement du champ de la croyance. Cela signifie qu'à l'issue du voyage, on doit certes avoir compris des choses que l'on ignorait, mais compris aussi que l'on croyait avoir compris quelque chose qui est plus compliqué que ce que l'on croyait. Dans mon travail de médiéviste, il s'agit pareillement de rendre sensible l'étrangeté du Moyen Âge. Par exemple, dire : « Non, vous n'y êtes pas du tout. Ne croyez pas, par exemple, qu'il vous suffit d'être catholique – c'est-à-dire fidèle de l'église catholique telle qu'elle est aujourd'hui – pour vous sentir chez vous dans une cathédrale médiévale. Car beaucoup de temps a passé. » Si Sartre a raison de dire qu'on entre dans un mort comme dans un moulin, la tâche d'un historien consiste aussi à se séparer du passé – pour que les morts reposent en paix. Voilà ce qui m'importe, je le répète : dès que quelqu'un s'y croit, il faut dire : « Beaucoup de temps a passé, tu n'y es pas. »

30. Cf. Bertrand R., *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Seuil, 2011.

Donc *se séparer du passé*, c'est une assez bonne hygiène de vie, qui vaut pour la vie psychique comme pour la vie sociale. Car cela revient, en même temps, à accueillir la puissance explosive de la réactualisation des passés à la manière de Pasolini. On est assez loin de Boccace, mais en même temps, en temps de Covid, les gens semblent s'intéresser au *Décameron*³¹. Il y a cette idée que l'on va se sauver en se racontant des histoires. Ce n'est pas une idée à laquelle on s'intéresse par charité archéologique, au sens où ce serait une curiosité comme lorsque nous allons rendre visite aux pharaons – c'est beau, c'est grand, mais on n'y croit plus. Non, si on y croit toujours, c'est que l'on croit à cette équation, comme disait Tzvetan Todorov, que raconter égale se sauver. Je crois que c'est ce que l'on a fait pendant la Covid. Ça se réactive à chaque fois que l'on entre dans la nuit noire du désespoir. Georges Didi-Huberman a raison de reparler de tout ça, des archives du ghetto de Varsovie, cette certitude à un moment donné, au plus noir du désespoir, qu'il n'y aura pas d'autre issue que de raconter cette histoire, ou à tout le moins de l'inscrire quelque part, pour plus tard³².

— *L. Garcia* : C'est ce qui a été conté dans *Prendre dates*³³ ?

— *P. Boucheron* : Oui, modestement : qu'est-ce qui s'est passé avec *Prendre dates* ? Il y avait d'abord une amitié avec Mathieu Riboulet, une amitié indéfectible liée à un lieu que connaît Véronique [Eyedoux], qui est Lagrasse, puisqu'avec Mathieu Riboulet, on est né « jumeaux en jaune ». C'est amusant parce que je m'avise à présent que j'ai toujours dit cette phrase sans jamais la rapprocher d'une autre : Hobbes disait « je suis né jumeau de la peur³⁴ », parce que sa mère avait accouché prématurément avec l'annonce de l'invincible armada. Quant à moi, je suis né « jumeau en jaune » avec Mathieu Riboulet, car nous avons publié en même temps, sous la couverture jaune de Verdier, deux livres. Un livre qui était important pour moi, *Léonard et Machiavel*³⁵, parce c'était un des livres de ma sortie de l'écriture académique, et puis un livre qui était important pour lui, qui s'appelait *L'Amant des morts*³⁶ et qui parlait du SIDA. Nous étions donc au même catalogue, au même moment, comme Léonard et Machiavel. Bob, notre éditeur chez Verdier, nous présente ainsi l'un à l'autre. Et donc, avec Mathieu, on se voyait uniquement l'été et de proche en proche un peu plus, et on est devenus amis. Ce n'était pas du tout prémédité, ni prévisible d'ailleurs, que le 7 janvier, le jour de la première tuerie, celle de *Charlie Hebdo*, la première personne que j'appelle ce soit lui. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que ce banquet du livre de Lagrasse est un lieu qui est historiquement né de la clandestinité politique, où l'on se compte. On essaie d'identifier les gens sur lesquels on peut compter en cas de vrai coup dur. Donc on s'est mis à échanger sur ce qui se

31. Cf. Boccace, *Le Décaméron*, Paris, Gallimard, 2006.

32. Cf. Didi-Huberman, *Sortir du noir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2015.

33. Cf. Boucheron P., Riboulet M., *Prendre dates*, op. cit.

34. Boucheron P., Robin C., *L'Exercice de la peur. Usages politiques d'une émotion*, Lyon, PUL, 2015, p. 32.

35. Cf. Boucheron P., *Léonard et Machiavel*, op. cit.

36. Cf. Riboulet M., *L'Amant des morts*, Lagrasse, Verdier, 2008.

passait, et puis c'est peut-être cela l'entretemps : on s'est dit très vite que l'on partageait le dégoût du commentaire immédiat, du bruit médiatique. Pour le coup, je ne vais pas faire pleurer sur mon sort, mais en tant qu'historien public, un peu en vue, c'est pénible. Vous imaginez quand « Notre-Dame brûle », là c'est parti... Alors il faut dire : « Non, non je ne vais pas faire une matinale à chaud. » Oui, je me suis exprimé sur Notre-Dame, mais quelques semaines après. Donc cet effet, cet entretemps, on l'a ressenti après les attentats de *Charlie Hebdo*, on s'est dit : là, tout le monde est convoqué à dire sa peine, son indignation. Dans un an, en janvier 2016, il y aura trente livres qui vont nous expliquer ce qui s'est passé, doctement, savamment. Et ensuite, il y aura des témoignages, tout ce que vous voulez, mais entre les deux, il y aura le moment dangereux. Ce moment, quand on s'intéresse à la mémoire, on ne peut pas ne pas le rapprocher de la clinique – en traumatologie, la fracture peut intervenir un peu plus loin que là où l'on a subi le choc. On avait vaguement l'idée que le moment dangereux serait le moment où l'on n'en parlerait plus.

— *M.-H. Brousse* : La poubelle.

— *P. Boucheron* : C'était ce moment-là que l'on voulait inscrire, inscrire par l'écriture. Le livre *Prendre dates* est tout entier dans le calendrier de son écriture et de sa publication. Les événements de janvier, on commence à les écrire immédiatement en janvier, février, mars, et le livre sort en avril. À un moment où personne n'a envie de se remémorer cela. Un moment où l'on commence à oublier, donc on ne veut absolument pas en entendre parler. Nous avons donc décidé de nous installer dans l'entretemps. Peut-être que ce livre reste plus lisible que ceux plus réfléchis parus un an après.

— *L. Garcia* : Ce qui est presque violent, je trouve, c'est l'extraordinaire exactitude aussi. Je crois qu'il y a peu de livres sur ce moment-là qui ont été aussi exacts.

— *P. Boucheron* : On a essayé.

— *L. Garcia* : Avec ce petit souci du détail. Le diable se loge dans un détail. Les gars qui font une chose absolument ahurissante, et qui braquent une station-service pour pouvoir manger.

— *P. Boucheron* : Oui, et qui se gavent de Pépitos.

— *L. Garcia* : Ça, ce n'est pas l'histoire pour l'anecdote. Parce que quand on dit : « Prendre dates », on prend date en fait pour la suite. Donc, on sait très bien ce qui va se passer ensuite.

— *P. Boucheron* : C'est ça. Ce sont des détails très forts.

— *L. Garcia* : Ce sont des détails sur lesquels généralement, on n'est pas habitués à trouver des histoires d'attentat.

— *P. Boucheron* : Il se trouve en plus que les frères Kouachi sont partis à Villers-Cotterêts, dans un endroit que je connais très bien. Mon fils aîné était au lycée Hélène Boucher, le 9, le jour de l'*Hyper cacher*, et il était confiné. À l'époque, on disait « confiné » pour ça, effectivement pendant toute l'attaque. Et à ce moment-là, moi aussi j'étais dans le 12^e arrondissement de Paris et j'ai vu arriver une voiture, cela s'est inscrit immédiatement dans ma mémoire rétinienne. J'ai vu Bernard Cazeneuve (à l'époque, il était ministre de l'Intérieur), qui se rendait à l'*Hyper cacher* dans une voiture, escorté par le GIGN. Ils étaient huit, quatre de chaque côté, qui couraient avec des armes de part et d'autre de la voiture. Là, on était dans une situation à la libanaise, que je connais un peu. Ils ne savaient pas quand ça allait s'arrêter. Il y avait quand même eu, à ce moment-là, une attaque par jour.

Voilà ce que l'on pouvait craindre : un engrenage à la libanaise, où une première attaque attire des officiels en un endroit où est organisé un nouvel attentat, etc. Le cauchemar. Cela n'a pas eu lieu, mais c'est aujourd'hui que nous le savons. C'est là que je me suis dit qu'il fallait essayer de raconter l'histoire en étant au plus près de notre ignorance de la suite. C'est-à-dire que l'on ne dit pas « les frères Kouachi », tant que la télévision ou la radio n'ont pas dit : « Ce sont les frères Kouachi. » Quand on en parle le 7 au soir, on dit « les tueurs ». Le lendemain, on apprend que ce sont les frères Kouachi. C'est du positivisme, si on veut.

— *M.-H. Brousse* : Je dirais plutôt du réalisme.

— *P. Boucheron* : Peut-être oui. Et ce qui est incroyable du point de vue de notre expérience commune, c'est qu'on ne peut pas dire que l'on n'ait pas été sidérés. Beaucoup de gens ont passé beaucoup d'heures devant les écrans, et nous avons écrit cela en mars. Eh bien, deux mois plus tard, vous êtes obligés, sans arrêt, de tout vérifier sur internet pour savoir si c'était le 6, le 7, le 8. Enfin, vous avez déjà oublié.

— *M.-H. Brousse* : Oui, oui, absolument.

— *P. Boucheron* : Pour les détails comme ça, vous regardez vos archives. Les archives de vos SMS, de vos mails pour reconstituer les heures. Et ça, c'est incroyable. Pour moi, c'est vraiment une expérience d'écriture qui est très forte, et qui a à voir avec ce dont on parle, c'est-à-dire que notre manière de vivre une chronologie ne peut être que heurtée. *Le temps, humainement, n'est pas une succession, c'est une entaille*. On ne peut faire de l'histoire si on néglige le fait essentiel qu'il y ait des choses qui arrivent et que l'on ne comprenne pas tout de suite.

— *L. Garcia* : Et la difficulté d'écriture se logerait là ?

— *P. Boucheron* : Oui.

— *V. Eydoux* : J'ai une question sur le silence qui revient souvent dans tes écrits. Dans *Prendre dates*, tu parles du « grand silence ». Dans *La Trace et l'aura*, « Ambroise lit », c'est un moment de silence que tu soulignes.

— *P. Boucheron* : Oui.

— *V. Eydoux* : Le silence revient dans tes textes. Je me demandais si tu pouvais dire quelque chose de ce silence qui court. Dans la *Boule à neige*³⁷, il y a aussi le silence de la neige qui tombe et qui fait taire le paysage.

— *P. Boucheron* : Oui, c'est vrai. *Boule à neige* est une expérience théâtrale que je mène depuis 2020 avec Mohamed El Khatib. Si je me demandais tout à l'heure si la place d'un historien était toujours dans son livre, c'est aussi parce que j'ai expérimenté d'autres formes d'exposition, notamment théâtrale.

— *V. Eydoux* : Il y a aussi ton travail intitulé *Histoires de la minute de silence*³⁸.

— *P. Boucheron* : Le premier travail que j'ai tenté pour le théâtre, c'est en effet *Histoires de la minute de silence*, avec Mélanie Traversier et Christophe Brault. C'est la première fois que j'ai affronté cette question du silence et du respect qu'il impose, une question qui était directement liée aux attentats, à l'indignation un peu orchestrée, en tous cas, médiatiquement organisée, face à ces minutes de silence qui se seraient mal passées dans les établissements scolaires.

— *M.-H. Brousse* : Ceci fait partie d'une chaîne pour moi, que je vous propose. Il y a le silence, le cri, l'articulation du mot, puis le silence encore. Le silence fait déjà partie de l'objet que Lacan appelle la voix. S'il n'y a pas de voix, il n'y a pas de silence.

— *P. Boucheron* : J'entends très bien ce que vous dites, c'est vrai que je n'avais pas fait ce rapprochement. Il y a aussi le *tacite legens*, le lire en silence, dans le livre sur Ambroise de Milan. Et par rapport à cette question du recueillement, il y avait peut-être, pour revenir à *Prendre dates*, cette idée qu'il ne suffit pas de se taire pour faire silence.

— *M.-H. Brousse* : Du point de vue de notre discipline, la psychanalyse, le silence est central parce que d'une certaine façon, et c'est difficile, on travaille avec le silence : on se tait.

— *P. Boucheron* : Oui.

37. Cf. El Khatib M., Boucheron P., *Boule à neige*, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2021.

38. Boucheron P., *Histoires de la minute de silence*, Théâtre de la Colline, 2017.

— *M.-H. Brousse* : Quand j'étais à la Tavistok Clinic, il y avait une blague qui courait à propos d'un analyste en retard qui disait à son analysant de commencer la séance sans lui.

— *V. Eydoux* : Le silence est aussi un indice du réel.

— *M.-H. Brousse* : Complètement. J'y pense quand vous parlez de la minute de silence. La minute de silence n'a d'importance qu'à cause du brouhaha, des cris, des émissions ou des témoignages, des opinions, du trop. Et du coup, le silence fait retentir la voix qui est perdue, en lui donnant une place. Celle des morts.

On va bientôt s'arrêter. Genet dit qu'il faut toujours s'intéresser au début. Alors parlons des épigraphes de *La Trace et l'aura* : Saint Augustin, Michel Audiard, Henri Michaux, Juan José Saer. Donc un docteur de l'Église, un scénariste écrivain, un poète et un romancier. Vous les avez choisis comment, pourquoi ?

— *P. Boucheron* : Ce n'est pas vraiment prémédité.

— *M.-H. Brousse* : C'est pensé quand même.

— *P. Boucheron* : Oui. Le plus sérieux évidemment c'est *Les Tontons flingueurs*, comme toujours.

— *M.-H. Brousse* : C'est génial : « Aux quatre coins de Milan, qu'on va le retrouver, éparpillé par petits bouts, façon puzzle. Moi, quand on m'en fait trop, je correctionne plus, je dynamite, je disperse, je ventile !³⁹ » Cette inventivité de la langue !

— *P. Boucheron* : Ce qui m'a le plus amusé, c'est d'écrire dans mon exergue : *d'après Michel Audiard*. Parce qu'effectivement, dans l'œuvre originale, c'est aux quatre coins de Paris qu'on va le retrouver, et pas aux quatre coins de Milan. Et le « d'après Michel Audiard » aurait pu aussi devenir, pour pasticher l'érudition philologique, le *pseudo* Michel Audiard. Parce qu'il y a un moment, dans le ventre érudit du livre, où je me pose la question de savoir pourquoi les pseudos Ambroise ont davantage circulé que les textes aujourd'hui attribués à Ambroise. C'est aussi le cas pour les pseudos Augustin, qui étaient plus diffusés au Moyen Âge que ses œuvres authentiques – sauf pour *La Cité de Dieu*⁴⁰ et *Les Confessions*⁴¹ qui sont évidemment deux *best-sellers* absolus. Cette question recoupe celle du vrai et du faux. Et c'est assez simple à comprendre, parce qu'un pseudo Ambroise est un texte à la manière d'Ambroise, qu'un auteur, à un moment donné, va écrire sincèrement. Il ne cherche pas à faire un faux, il cherche à faire un Ambroise mieux qu'Ambroise. Et qui correspond exactement à ce que l'on a envie d'entendre à un

39. Boucheron P., *La Trace et l'aura*, op. cit., p. 7.

40. Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, traduit du latin par Louis Moreau, revu par Jean-Claude Eslin, Paris, Seuil, 1994.

41. Cf. Saint Augustin, *Confessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

moment donné. Il est donc logique qu'il connaisse plus de succès. Le pseudo Michel Audiard est là, et à mon avis c'est lui qui est le plus important.

— *M.-H. Brousse* : Et Michaux ?

— *P. Boucheron* : Oui, Michaux est vraiment l'écrivain que j'ai lu le plus passionnément dans ma jeunesse. Et J. J. Saer, c'est parce que je venais de le lire. Je trouvais bien d'avoir une sorte de temporalité étagée, parce que dans les exergues, ce qui est important, c'est une sorte de sédimentation qui est comme une échelle du temps en archéologie. C'est-à-dire une coupe sédimentaire. Évidemment, le plus récent est le plus enfoui, il est descendu tout en bas. Donc si on voit bien, on a un Augustin qui resurgit, qui affleure, et les autres qui sont plutôt à leur place. Michaux étant le plus ancien, mais pas le plus profond. Et ce qui est juste après ce qui affleure, c'est un faux. Donc si on avait effectivement à faire une stratigraphie archéologique de cette coupe, eh bien il faudrait reconstituer tous ces remuements de la mémoire.

— *M.-H. Brousse* : Dans le titre de l'avant-propos de *Conjurer la peur*⁴², de la même façon, il y a l'oxymore « une urgence ancienne ».

— *P. Boucheron* : Oui, c'est vrai.

— *M.-H. Brousse* : Et associé à un lieu : le lieu, le temps, le lieu, le temps, le lieu...

— *P. Boucheron* : Je me rends compte en vous écoutant que ce n'est pas sans rapport avec le livre que je viens d'écrire, *Quand l'histoire fait dates*⁴³. C'est un livre sans prétention, puisqu'il reprend les scénarios d'une série documentaire que j'ai proposée pour la chaîne Arte, mais si c'est à ce jour mon livre le plus « grand public », car il est formé de narrations très déliées, c'est aussi celui qui propose, discrètement, ma contribution la plus épistémologique. Il propose de circuler entre trente dates, que l'on peut placer sur un planisphère, ou sur une échelle chronologique. L'idée est de défriser le cours du temps et de composer des associations où l'on fait rimer le temps par assonances ; où l'on va passer par exemple de Lascaux à Hiroshima, parce que la question de la préhistoire nous amène à poser la question de l'après histoire. Avant Lascaux, on n'y était pas. Après Hiroshima, on peut ne plus y être. C'est ce qui bouleverse Georges Bataille, quand il va à Lascaux : il voit la naissance de l'homme, mais il la voit dans l'éclair atomique d'Hiroshima qui lui fait pressentir sa fin possible⁴⁴. Dans ce livre, encore une fois, je tente de réorganiser le temps, par sauts et gambades. J'y raconte des histoires dont je ne suis pas l'historien – je me suis appuyé pour cela

42. Cf. Boucheron P., *Conjurer la peur*, *op. cit.*

43. Cf. Boucheron P., *Quand l'histoire fait dates. Dix manières de créer l'événement*, Paris, Seuil, 2022.

44. Cf. Bataille G., *Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève, Skira, 1955.

sur le concours de spécialistes, je me suis inspiré de leurs travaux –, mais je suis historien du passage de l'un à l'autre. Donc c'est une sorte de livre des passages.

— *M.-H. Brousse* : Ce serait un beau titre, « Le livre des passages ».

— *P. Boucheron* : C'est, vous le savez, le nom secret du livre impossible de Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*⁴⁵, chantier d'une ruine à venir. Et au fond, c'est pour cela que je vous réponds, le lieu d'une urgence ancienne, je n'y avais pas pensé. *Quand l'histoire fait dates* ne cesse de gloser cette expression faussement banale : « Ça a eu lieu ». Or c'est l'expression de *Prendre dates*, et c'est en fait le problème de *La Trace et l'aura*, c'est-à-dire que beaucoup de temps se replie dans très peu d'espace. Ce qui me ramène à mon inscription première d'historien de l'urbain, attentif aux choses banales, concrètes, matérielles.

— *M.-H. Brousse* : On s'arrête là ! Merci infiniment de ce moment passé à parler ensemble.

— *P. Boucheron* : Merci beaucoup, je suis très content !

— *M.-H. Brousse* : Nous sommes contents aussi.

45. Cf. Walter B., *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989.